

# Ibn Khaldūn

IBN KHALDŪN

(Tunis, 27 mai 1332 ; Le Caire, 17 mars 1406)

Le grand médiéviste Edouard Perroy, dans son livre *Le Moyen-Âge* (P.U.F., 1955), appelle les chapitres consacrés au XIV<sup>e</sup> siècle « les temps difficiles ». Difficiles pour l'Europe chrétienne (guerre de Cent Ans, famines, peste) ces temps le furent aussi pour le monde musulman; le rêve de l'unité de l'Islam est bien mort, et l'empire créé par Mohammed et ses successeurs est fragmenté en une multitude de principautés, de califats rivaux; la peste y étend aussi ses ravages; le reflux est largement amorcé; la reconquête son plein, et l'«Est», la suprématie arabe est rongée par l'avance irrésistible des Turcs. Certes ils élargissent l'espace musulman, mais au détriment de la puissance arabe.

C'est dans cette ambiance morose qui marque profondément son œuvre - que 'Abd er-Rhamān Ibn Khaldūn va écrire ce qui est certainement un des ouvrages les plus importants jamais écrits en langue arabe, et aussi un pilier de la littérature universelle.

Ibn Khaldūn est issu d'une famille de la haute aristocratie musulmane en Espagne, passée en Ifriqiya à la suite des progrès de la reconquête et qui a souvent occupé de hautes fonctions. A Tunis où sa famille est décimée par la peste, il devient orphelin et doit arrêter ses études, mais il profitera de chaque occasion au cours de sa longue vie pour s'instruire et progresser dans la connaissance; pendant près de cinquante ans, il va se déplacer de cour en cour à travers le Maghreb et le Machrek, alternant postes importants et disgrâces, voire emprisonnements; on le trouve, par exemple, à Fès, secrétaire du sultan mérinide, puis ambassadeur du sultan de Grenade auprès du roi de Castille Pierre le Cruel, plus tard professeur à la Grande Mosquée d'al-Ahzar et à la medersa al-Qamhiyya au Caire. Après la mort de sa femme et de ses enfants dans un naufrage au large d'Alexandrie, il quitte ses fonctions de grand cadî malikite du Caire, part en pèlerinage à la Mecque. Il est auprès de Tamerlan lors du siège de Damas par le conquérant, puis termine sa vie à nouveau grand cadî du Caire.

Cette vie agitée, voire aventureuse, mais la plupart du temps proche des sphères dirigeantes politiques et religieuses (qui sont confondues en terre d'Islam) lui donne une vision réaliste, voire pessimiste des hommes, du pouvoir, de la société. Elle lui permet aussi d'acquiescer une vaste culture littéraire, théologique, historique, géographique, juridique, philosophique, qui transparaît dans toute son œuvre.

Commencée dans les années 1370 au cours d'une retraite volontaire de trois ans, cette œuvre à laquelle il se consacre presque à temps plein pendant les dernières années de sa vie, est constituée par l'«norme Kitāb al-'Ibār (le Livre des Exemples) qui est une histoire universelle présentée d'une autobiographie et surtout présentée de l'ouvrage le plus important, une véritable anthropologie politique, la Muqqadima (les Prolégomènes) qu'il considère, orgueilleusement (mais c'est justifié!) comme une science nouvelle, inventée par lui, « la science de la société humaine ».

C'est dire qu'on pourrait voir Ibn Khaldūn comme un ancêtre de la sociologie. Mais dans la Muqqadima on trouve aussi des pages fulgurantes de science politique, de géographie, voire de «géopolitique», une large vision de l'histoire (dans l'historiographie arabe, il est considéré comme historien), en fait il présente une anthropologie sociale et politique du monde arabo-musulman; les géographes peuvent donc parfaitement le voir comme un des leurs. Il a un sens aigu des rapports entre les sociétés et leur «environnement»; il a écrit des pages passionnantes sur les différences entre les groupes nomades, les sociétés rurales, les sociétés urbaines. Son concept central est le 'umrān, qu'on traduit faute de mieux par « civilisation » mais qui est entendu comme le fait premier de « s'établir » sur la «Terre», de l'occuper, d'en prendre soin, de la cultiver, de la faire fructifier et prospérer, d'y construire et établir des institutions » (Abdesselam Cheddadi, in préface au Livre des Exemples, édition de la Pléiade) C'est ainsi que Ibn Khaldūn distingue le 'umrān badawī, « civilisation » des sociétés pastorales et rurales, et le 'umrān badarī des sociétés urbaines. Il réfléchit au pouvoir politique, qu'il juge, dans des pages qui font penser à Montesquieu, ne pouvoir être fort qu'à partir d'un 'umrān badarī où se développent les attributs urbains que sont le luxe et le superflu. Fort de ses observations lucides sur les Etats musulmans qu'il a servis et qu'il connaît bien, il revient de nombreuses reprises sur les idées de décadence, d'affaiblissement du pouvoir. Il développe aussi la notion de ḥaṣḥabiya, une pratique et une praxis, et une manière d'agir qui sont le résultat d'un sentiment d'appartenance très forte et exclusive au groupe, ce qu'Ibn Khaldūn considère comme une des clés et un des moteurs de l'histoire des sociétés arabo-musulmanes, et qui est aujourd'hui encore une notion fort éclairante pour comprendre ce monde arabo-musulman. C'est ainsi que la Muqqadima recèle une puissante réflexion sur la géographie humaine, sociale et politique du monde arabe et berbère au XIV<sup>e</sup> siècle.

L'histoire universelle, qui suit, est moins intéressante pour les géographes et parfois inégale. Toutefois le livre III (Histoire des

Arabes et des Berbères en Occident, c'est-à-dire au Maghreb et en Espagne) est une source incontournable pour comprendre l'histoire de ces peuples et des Etats qu'ils ont établis.

Musulman sincère, Ibn Khaldoun a exercé de hautes fonctions religieuses et juridiques avec une grande hauteur de vue. Toutes ses connaissances, sa science, sa philosophie (encore qu'il n'aime pas les philosophes...) sont nourries de la rationalité grecque; il est clairement aristotélicien, et se réfère explicitement au Stagiarite, surtout évidemment dans le chapitre XXII du livre VI de la Muqqadima, « La science de la logique », mais également de manière parsemée dans son œuvre. Il est également hippocratique, galénique, mais il connaît aussi Platon auquel il fait allusion à plusieurs reprises.

Une récente controverse (2007-2008) oppose les partisans d'une transmission de la culture grecque à l'Occident chrétien par l'intermédiaire des Arabes et ceux d'une filiation beaucoup plus directe. Cette controverse est sans objet en ce qui concerne Ibn Khaldoun, complètement ignoré des Européens jusqu'à sa découverte par Silvestre de Sacy au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui n'a exercé aucune influence sur la pensée de la Renaissance, ni des Lumières. Mais aujourd'hui il n'est pas possible, pour un géographe soucieux de l'histoire de la pensée de négliger ce grand intellectuel, magnifique exemple de la civilisation arabe avant qu'elle ne s'affaiblisse pour longtemps dans une décadence que Ibn Khaldoun avait littéralement annoncée. Les arabisants peuvent trouver plusieurs éditions de la Muqqadima en langue arabe. En français, Gallimard a eu l'excellente idée d'en publier, dans la collection de la Pléiade, une traduction qui est d'Abdessalam Cheddadi, professeur à l'Université Mohammed V de Rabat, lequel a aussi rédigé la préface, remarquable et très éclairante. Du même Abdessalam Cheddadi, on peut lire, dans le volume LVII de la revue de la Bibliothèque Orientale de Beyrouth, Université Saint-Joseph, Maronites, un article fort pertinent, « la tradition philosophique et scientifique dans la Muqqadima » (pp 469-497) et, dans la même livraison, « The Essential Accidents of Human Social Organization in the Muqqadima of Ibn Khaldoun » par Charles Butterworth, professeur à l'Université de Maryland (pp 445-467) On doit noter la grande admiration de Yves Lacoste pour Ibn Khaldoun; c'est lui qui a fait connaître ce grand intellectuel à de nombreux géographes. Une bibliographie complète est donnée dans l'édition de la Pléiade. Ainsi n'est-il plus possible d'ignorer l'œuvre d'un des plus grands esprits de la culture arabe du Moyen-Age et même de la pensée en général.

Henri Chamussy

## Bibliographie